



## Perspectives chinoises

2012/3 | 2012

À la recherche de la société civile

---

### Samia Ferhat, Sandrine Marchand (ed.), *Taiïwan - Ile de memoires*

Lyon, Éditions Tigre de papier, 2011, 284 p.

Vladimir Stolojan

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6371>

ISSN : 1996-4609

#### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 107-108

ISSN : 1021-9013

#### Référence électronique

Vladimir Stolojan, « Samia Ferhat, Sandrine Marchand (ed.), *Taiïwan - Ile de memoires* », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2012/3 | 2012, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6371>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

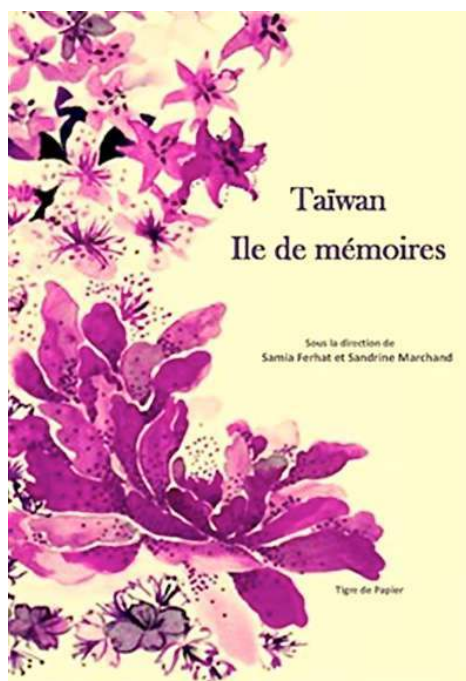
## *Samia Ferhat, Sandrine Marchand (ed.), Taïwan - Ile de memoires*

Lyon, Éditions Tigre de papier, 2011, 284 p.

Vladimir Stolojan

---

1 Alors qu'il est devenu courant de penser Taïwan comme un « laboratoire d'identité », Samia Ferhat et Sandrine Marchand nous invitent maintenant à la percevoir comme une « île de mémoires ». La mémoire jouant un rôle majeur dans la construction de l'identité, ce glissement est somme toute logique. Si la mémoire collective est une dans son principe, la diversité des communautés affectives insulaires, donc des expériences et des mémoires, justifie pleinement l'emploi du pluriel dans le titre. Cette pluralité se retrouve du côté des auteurs, l'ouvrage étant le fruit de la collaboration de chercheurs venant de trois pays différents, Royaume-Uni, Taïwan et France, et d'horizons académiques variés (histoire, sociologie, anthropologie et littérature).



2 Le livre s'ouvre en proposant une réflexion sur l'insularité et la relation ambiguë qu'entretiennent l'île et le continent. Elle apparaît comme un lieu de mixité, dont la diversité en fait un contre-modèle d'un continent se présentant comme homogène et stable (p. 10). Par sa diversité et son dynamisme, fruit du métissage, elle est aussi création, se « donnant naissance à elle-même » (p. 11). L'introduction reprend les principaux épisodes de l'histoire taïwanaise sous l'angle de ses

enjeux mémoriels contemporains comme la politique d'assimilation culturelle de la colonisation japonaise, puis la re-sinisation au détriment de l'héritage insulaire durant la dictature nationaliste, et enfin la démocratisation censée tendre vers une identité nationale multiculturelle, même si ce sont surtout les anciens groupes dominés qui expriment le plus d'attentes en matière de reconnaissance mémorielle (p. 24-25). Cette réflexion se termine en évoquant la jeunesse insulaire, qui ne prête que peu d'attention aux querelles propres aux générations précédentes. Elle semble être à même de les dépasser, en étant porteuse d'une « mémoire apaisée », de réconciliation.

- 3 En plus de ce rapide survol de l'histoire taïwanaise, nécessaire si l'on veut rendre l'ouvrage accessible aux non-spécialistes, l'introduction pose quelques bases théoriques pour parer aux malentendus sur la notion de mémoire. Si la mémoire individuelle est évoquée et sera mobilisée à travers la figure de l'exilé, l'accent est mis sur la dimension collective et identitaire. La mémoire collective ne saurait se confondre avec l'idéologie officielle. Au contraire, elle a permis la conservation de souvenirs et d'expériences souvent douloureux, qui n'entraient pas dans le cadre autorisé mais qui ont pu s'exprimer avec la démocratisation, entraînant des renégociations de l'interprétation du passé. La fonction normative de la mémoire collective, propre à renforcer la cohésion du groupe, est aussi rappelée notamment à travers Gilles Deleuze, Maurice Halbwachs, Pierre Nora ou Marie-Claire Lavabre. Malgré la clarté de ce travail explicatif, l'ouvrage aurait peut-être gagné en efficacité s'il avait bénéficié d'une charpente plus explicite autour de deux ou trois thématiques principales, ce qui n'est pas le cas ici puisque si les différents travaux sont présentés de manière détaillée, les auteurs n'opèrent pas explicitement de rapprochement entre eux. C'est d'autant plus regrettable que l'on trouve des axes transversaux qui l'auraient facilement permis. On peut penser par exemple à une présentation suivant un ordre chronologique (différentes temporalités se dégageant nettement lors de la lecture), thématique (mémoire de la colonie, mémoire de guerre, émergence puis affirmation d'une nouvelle mémoire à partir de la libéralisation du régime, mémoire aborigène) ou en fonction des différentes communautés évoquées. Comme cette dernière possibilité nous paraît la plus intéressante, nous l'avons retenue pour notre présentation de l'ouvrage.
- 4 Le premier article se détache de l'ensemble puisque c'est le seul qui s'intéresse à la domination Qing à Taiwan. Si Edward Vickers démontre de façon convaincante que l'île fut une colonie de peuplement de l'empire mandchou, son but n'est pas d'ajouter une pierre à l'édifice des études coloniales, mais de dépasser les discours ultra-nationalistes chinois et taïwanais qui ont tendance l'un et l'autre à s'enfermer dans une victimisation, faute de penser suffisamment les Han taïwanais comme acteurs du fait colonial.
- 5 Les contributions suivantes évoquent la division entre *benshengren* 本省人 (les Taïwanais qui habitaient déjà l'île avant 1945) et *waishengren* 外省人 (arrivés progressivement avec la retraite nationaliste du continent, également désignés comme Continentaux) qui a structuré Taiwan pendant toute la période autoritaire. Elle est encore perceptible aujourd'hui, tout en étant moins prégnante. Wu Nai-de revient sur le travail de mémoire entourant les « incidents du 28 février 1947 ». Cet épisode, qui vit les troupes nationalistes massacrer une grande partie de l'élite locale ainsi que plusieurs milliers d'autres personnes, a pendant plus d'un demi-siècle empoisonné les relations entre les deux communautés. Malgré l'interdiction d'évoquer cette tragédie durant la dictature, son souvenir est resté vivace, notamment au sein des familles. La démocratisation a permis le début d'un travail de mémoire qui demeure inachevé. Sandrine Marchand

s'intéresse plus spécifiquement aux Continentaux, non pas à ceux qui sont devenus des membres de l'élite du régime nationaliste, mais aux déracinés, les *waishengren* pauvres qui n'ont pu trouver de place une fois exilés à Taiwan. L'auteure se propose d'explorer le sentiment nostalgique exprimé par les personnages d'œuvres écrites par des *waishengren*, en portant une attention plus particulière à ceux dits de seconde génération, c'est-à-dire nés à Taiwan.

- 6 Les années 1970 et l'émergence, puis l'affirmation, d'une conscience collective centrée sur Taiwan sont les thèmes communs des contributions de Hsiao A-chin et Damien Morier-Genoud. Jusqu'alors, l'idéologie officielle mettait en valeur la culture traditionnelle chinoise ainsi qu'une vision glorieuse de la retraite sur l'île qui ne serait que temporaire, prélude d'un retour triomphal sur le continent, tout en dépréciant l'héritage spécifiquement insulaire. Le sociologue taïwanais nous montre comment l'arrivée à maturité d'une nouvelle génération d'intellectuels taïwanais a permis la revalorisation des luttes menées sous l'occupant japonais en faveur d'une plus grande participation des Taïwanais dans la gouvernance de l'île. Ce moment marque le début du mouvement dit « hors parti » (*dangwai* 黨外), qui devint l'acteur principal dans la démocratisation du régime. Pour Morier-Genoud, un des moments-clés de la formation d'une historiographie « native », c'est-à-dire libérée du carcan idéologique nationaliste, se situe au début des années 1970. Ainsi lorsqu'en 1972 paraît une étude anthropologique insistant sur « l'indigénisation » des Han taïwanais, à l'encontre de « l'intégration de la périphérie », thème cher à l'historiographie nationaliste (p. 268). La démocratisation a permis une reconnaissance institutionnelle et académique de cette nouvelle lecture du passé insulaire, avec par exemple la création en 2004 de l'Institut d'histoire de Taiwan à l'Academia Sinica.
- 7 Les chapitres écrits par Samia Ferhat et Peng Hsiao-yen introduisent une nouvelle mémoire, celle de la Seconde Guerre sino-japonaise en s'intéressant aux différentes appréciations observables sur les deux rives du détroit. Samia Ferhat appréhende l'évolution de la perception de ce passé à travers les commémorations officielles. En Chine, celles-ci reflètent fidèlement les préoccupations politiques du moment. Alors que durant la Guerre Froide, elles permettaient de souligner l'importance de la lutte contre les USA, la montée du nationalisme s'est accompagnée d'une mise en avant des crimes japonais et du vécu de la population, oscillant entre héroïsme et martyr. Le sentiment est plus complexe à Taiwan, la résistance étant source de fierté pour les nationalistes alors que les indépendantistes ne se sentent pas concernés par cet héritage. Peng Hsiao-yen centre son analyse autour du film *Lust/Caution*, réalisé en 2007 par le réalisateur taïwanais Ang Lee. Par le thème choisi, qui peut paraître anachronique lorsqu'on considère la société insulaire actuelle, et aussi à cause de ses origines, Ang Lee a été vite perçu comme représentant « le point de vue historique de la deuxième génération des Continentaux » (p. 190). La manière dont celui-ci évoque la guerre sino-japonaise reprend l'historiographie officielle de la période autoritaire, caractérisée par une glorification de la résistance face à l'envahisseur nippon et une célébration du nationalisme chinois. Cependant, le réalisateur s'éloigne, puis renverse ce point de vue par le biais de la figure principale, une jeune espionne nationaliste qui finit par laisser échapper le collaborateur qu'elle devait assassiner, condamnant par là ses compagnons, et elle-même avec eux, à une mort certaine. L'ambiguïté de ce personnage est bien expliquée et l'auteure procède à une lecture très fine du film, mais sa conclusion est contradictoire lorsqu'elle affirme à la fois que « Taiwan n'a pas construit de conscience collective » et que « le problème de

l'identité n'est plus à l'ordre du jour » (p. 219). Par ailleurs, l'auteure interprète les pleurs d'Ang Lee devant le succès du film lors de la première comme un « soulagement de voir que son pays reconnaît son émotion » (p. 222.) : la reconnaissance ne serait-elle pas un signe fort que malgré la disparité des trajectoires familiales de la population insulaire, il existe bel et bien une conscience commune ?

- 8 La dernière mémoire présentée dans le livre est celle des aborigènes. À partir de l'exemple du village de Sandimen, Chantal Zheng nous montre comment la réappropriation du christianisme par les Paiwan leur a permis de revitaliser et remettre en valeur leurs propres traditions, qui jusque-là semblaient condamnées à disparaître. Ainsi, le serpent peint dans l'église est bien celui de la Genèse, mais il est aussi, et surtout, l'animal totémique au centre de la cosmologie Paiwan. D'autres éléments du christianisme font écho à la religion traditionnelle qui a pu subsister à travers lui. L'église joue aussi le rôle de conservatoire linguistique, étant un des rares lieux où les habitants parlent leur propre langue (p. 244). Liu Pi-Chen nous montre comment l'héritage aborigène, à l'origine stigmatisant, est devenu un objet de revendication et la source d'une fierté retrouvée. L'auteure décrit les politiques discriminantes Qing, japonaise et nationaliste, puis les premiers mouvements de revendication identitaire des années 1980. Un des résultats fut l'abandon des anciennes catégorisations les désignant comme « compatriotes montagnards » (*shanbao* 山胞) au profit du terme « aborigène » (*yuanzhumin* 原住民). La démonstration se termine par l'étude des Kavalan, une ethnie qui devra attendre 2002 pour se voir enfin reconnue comme entité spécifique. Pour assurer sa cohésion, le groupe a centré sa mémoire autour d'un court récit les décrivant originaires de la région d'Ilan trois générations plus tôt, tandis qu'aujourd'hui ils habitent presque tous dans le Sud et Centre de l'île. Il s'agit bien de la recréation d'une mémoire collective.
- 9 La plupart des associations de notre présentation ont été faites autour des populations étudiées. Une logique chronologique aurait aussi pu convenir, si l'idée avait été d'étudier la constitution d'une mémoire collective spécifique à l'île. Si nous avons pu relever quelques petits bémols au cours de notre lecture, ceux-ci ne nuisent cependant pas à la bonne qualité d'ensemble du livre. Par sa richesse et sa diversité, cet ouvrage, nous paraît être une lecture à recommander particulièrement à ceux s'intéressant à la question de la mémoire dans le monde chinois.

## AUTEUR

**VLADIMIR STOLOJAN**

Ph. D. candidate in sociology at Paris VII University (vladimirstolo@hotmail.com).